

# INTRODUCTION

**PAR-DELÀ LE SOURIRE THAÏ** et le *wai* plein de grâce, s'étend un paysage ravagé par les conflits, les rancunes, la colère, la vengeance, les disparitions et la violence. Un monde où le fait de perdre la face, le jeu des rivalités et la course au pouvoir débouchent presque toujours sur une issue fatale. Où aucun présage n'annonce le danger qui la plupart du temps est invisible, inimaginable. Mais lorsque celui-ci surgit sans prévenir, la victime s'effondre brutalement et ne s'en relève pas.

Survolez au grand jour la surface de Bangkok, et le monde sordide du *noir* vous semblera à des années-lumière. Cette surface est raffinée, agréable et amusante, *sanuk*. Mais creusez plus profondément sous la couche *sanuk*, et le paradis tropical cédera la place à un purgatoire froid, déprimant et enténébré, peuplé d'âmes en peine – des âmes échouées, cabossées et ostracisées.

Les écrivains sont souvent parmi les premiers à soulever du pied les pierres du *noir*, et leurs lecteurs voient se disperser en toutes directions araignées, scorpions et autres cafards. La douzaine d'auteurs ayant contribué à *Bangkok Noir* retourne collectivement l'une de ces pierres en plein cœur de la Cité des Anges et des manifestations du *noir* surgissent tels des échos sur l'écran radar de Bangkok : à travers la ville, des membres d'associations caritatives locales circulent en camionnettes pour récupérer morts et blessés, on les appelle *les voleurs de cadavres*. La presse annonce les dernières répressions gouvernementales, à l'image de celles qui, par le passé, ont visé les horaires de fermeture des bars, les cliniques d'avortement, les voleurs de voitures, les tueurs à gages, les conducteurs trop pressés, ou encore les loteries clandestines. Et sur les réseaux sociaux, se propagent des rumeurs au sujet d'officieuses extorsions de fonds...

À chaque coin de rue, un nouvel incident digne du *noir* se produit, comme la découverte de plusieurs centaines de fœtus avortés dans la morgue d'un temple. L'art suit à la trace ces contrées obscures de l'activité humaine. Pour la morgue en question, un film d'horreur ayant pour titre *2002 Baby Ghosts* est déjà en préparation pour 2012. À Bangkok, le *noir* se régénère à toute allure. Son essence même transpire souvent des gros titres du *Bangkok Post* ou de *The Nation*. Et, bien sûr, les récents coups d'État sont encore présents dans tous les esprits, laissant planer une ombre menaçante qui alimente la crainte de troubles à venir.

La liste des sujets potentiels est donc longue, et les nouvelles de ce recueil donneront au lecteur plus qu'un simple aperçu du monde thaï du *noir*.

Même le sport national, le *muay thai*, – une sorte de ballet où se mêlent coups de poing, de pied et de genou – est du *noir* à l'état pur. Son concept mêle *sanuk* et goût du sang et des ecchymoses. Le *muay thai* se rapproche ainsi plus de l'homicide que de la boxe au sens propre. Pour tout ce qu'elle est (ou n'est pas), la boxe thaïe reste le sport *noir* par excellence. Suivant un rituel ancestral, au rythme d'une musique traditionnelle, les combattants entrent en scène devant une foule immense, une foule où s'agglutinent gangsters, escrocs, magouilleurs de bas étage, propriétaires de bars, flics et autres fonctionnaires véreux, parés des chaînes en or et amulettes de rigueur, fumant le cigare, pariant à tout va ou truquant les paris. Le genre de personnages qui connaissent les anniversaires de chacun et sur qui on peut compter pour, le moment venu, mettre de l'huile dans les rouages. Des hommes et des femmes qui savent, avant même que le combat n'ait commencé, qui va gagner.

Il n'existe pas de consensus sur une définition du mot *noir* qui transcenderait les cultures. Les écrivains ne parviennent pas à se mettre d'accord alors que les photographes et les peintres transforment ce *noir* en leur propre vision des ténèbres. C'est progressivement, au fil de ces dix dernières années, qu'une idée

générale du *noir* s'est dégagée à Bangkok et qu'un mouvement artistique, à la fois étranger et thaï, s'est développé. Ralf Tooten, un photographe plusieurs fois récompensé, est ainsi parvenu à saisir le côté obscur de cette ville. L'artiste Chris Coles, quant à lui, peint les visages d'hommes et de femmes qui errent dans le Bangkok souterrain. Les auteurs représentés dans cette anthologie, Thaïlandais ou non, contribuent par leurs histoires à créer des images puissantes et à donner un nouvel élan au mouvement *noir*. Thaïlandais et *Farangs* cohabitent donc dans ce monde du *noir* ; les récits qui s'ensuivent rapportent leurs expériences de la face sombre de Bangkok.

*Bangkok Noir* totalise douze nouvelles écrites par des écrivains ayant acquis une notoriété internationale pour leurs ouvrages sur la vie en Asie. Certains d'entre eux ne sont pas des auteurs de romans policiers, ni même des auteurs de fiction. Ce qui les rassemble, c'est leur profonde connaissance de Bangkok et de la culture locale, ainsi que leur amour des histoires bien ciselées. Tous, sans exception, sont des hommes de plume, dont les livres ont été traduits et publiés dans plusieurs pays. Dans leurs contes aux atmosphères pénétrantes, voire provocantes, vous dénicherez une variété de voix et de perceptions du *noir*, toutes singulières – de par leur ton, leur structure et leurs personnages. Ce volume est également spécial pour une autre raison : c'est en effet la première fois que des écrivains professionnels étrangers et thaïlandais ont réuni leurs visions de Bangkok dans un seul et même recueil.

J'ai débuté cette introduction par un commentaire sur l'ambiguïté du concept de *noir*. Il est intéressant de préciser quelques données de base. À l'origine, le mot « *noir* » était utilisé par les Français pour décrire les films mettant en scène des personnages marqués par le sceau du destin. Il y a de cela plusieurs décennies, les critiques et auteurs anglo-saxons se le sont approprié à leur tour, et le terme « *noir* » en anglais en a été réduit à décrire un certain genre de fiction policière. Des

auteurs américains tels que Jim Thompson, Charles Willeford, David Goodis et James M. Cain se bâtirent une réputation en partageant leur vision lugubre et nihiliste de l'existence. La notion contemporaine du *noir*, plus proche de l'acception originelle en français, se fonde sur un domaine existentiel dans lequel les protagonistes se trouvent piégés, sans la moindre chance de rédemption. La fiction noire est la chronique d'un monde où le destin individuel est d'ores et déjà scellé par un karma supérieur, une puissance face à laquelle, malgré tous les efforts consentis, il est impossible de rattraper. Les histoires de ce recueil sont construites dans la tradition des maîtres du genre, experts qu'ils sont dans l'art de traîner leurs personnages à la potence, de glisser le nœud autour de leur cou et d'actionner la trappe.

Ce que les Occidentaux désignent sous le nom de « fatalité » correspond souvent en Asie à la notion de karma. Toutes les actions de votre vie précédente, bonnes ou mauvaises, se répercutent dans les rues, les bars et les contre-allées sillonnés dans votre nouvelle existence, laissant ainsi peu de place au libre-arbitre dans un monde où la rétribution se paie comptant lors des vies suivantes.

Avec cette anthologie, ces écrivains connus pour leurs écrits sur la Thaïlande ont uni leur talent créatif pour montrer que le *noir* ne connaissait aucune frontière géographique. Si le concept du *noir* semble s'épuiser en Occident, en Thaïlande, il respire l'énergie et la bravoure d'un porteur de tatouages khmers qui croit dur comme fer qu'ils le protègent des balles. Une histoire sombre, comme un bon *som tam*, nécessite ce qu'il faut de piments rouges pour stimuler les zones de douleur et de plaisir, et quand bien même l'auteur de *noir* manquerait de piments à sa disposition, il lui suffit d'introduire une Thaïlandaise (peut-être sous la forme d'un fantôme), sachant que l'éclat de son sourire mènerait n'importe quel homme à la ruine.

En quoi le *noir* de Bangkok se différencie-t-il, disons, de l'américain, de l'anglais ou du canadien ? Il n'existe pas de

réponse préfabriquée. Mais une plongée dans les ténèbres du *noir* semble indiquer que, si les Thaïlandais se convertissent aujourd'hui au matérialisme occidental, leur part spirituelle et sacrée s'abreuve encore de coutumes, de légendes et de mythes locaux et reste hermétique à toute structure mythologique importée de l'Occident. Cette tension entre, d'un côté, le goût pour l'apparat, les Mercedes-Benz, les voyages à l'étranger et les habits de marque, et, de l'autre, le système de croyances sous-jacent à leur culture crée une atmosphère propice au déchirement des personnages entre deux pôles opposés. J'aime considérer le *noir* comme le produit de contradictions et de désillusions qui condamnent des êtres à vivre sans aucun espoir de les atténuer jamais. Peu importe alors qu'ils luttent, car ils ne s'en sortiront pas.

Promenez-vous tard le soir dans les quartiers défavorisés de Bangkok. Écoutez les chiens errants hurler à la lune tandis que les esprits malveillants s'élancent dans la nuit, et observez à quel point le mode de vie moderne n'empêche pas pour autant les habitants de leur faire des offrandes. Dans ces quartiers, la vie est dure et courte, parsemée de doutes et d'incertitudes, et elle a peu de valeur. Mais le *noir* n'est pas qu'une affaire de pauvres et d'âmes en peine, loin s'en faut. Les riches, s'ils vivent dans des résidences de grand standing, roulent dans des voitures de luxe, se protègent avec leurs cercles d'influence et de pouvoir, peuvent, eux aussi, comme les pauvres, voir leur univers soudainement chamboulé par le destin, perdre toute sécurité et subir violence et déchéance.

Nulle définition du *noir* ne satisfera pleinement tout le monde. Critiques et écrivains tentent de distinguer la fiction réaliste de la fiction noire. Laissons de côté les explications farfelues pour ne retenir que ceci : la différence entre les deux est la même que celle qui existe entre les hémorroïdes et le cancer. Les histoires réalistes provoquent, certes, un certain inconfort chez le lecteur, mais ce dernier sait bien qu'en fin de compte, il y a

toujours une frange d'espoir. Or, aucune astuce n'est autorisée dans le *noir*. Pour ainsi dire, le *noir* est aussi noir que la mort est inévitable. Aucune rédemption, aucune perspective. Aucune lueur au bout du tunnel.

Les durs à cuire, les accros au jeu, les ratés, les tourmentés et les âmes en peine, tous trouvent leur place dans *Bangkok Noir*. Mais le cœur de ce recueil, ce sont les doutes existentiels qui rongent les personnages. Plusieurs d'entre eux sont des expatriés, échoués telles des baleines sur le rivage, s'imaginant que quelqu'un viendra les sauver. Au lieu de cela, ils finissent broyés, charcutés et mis en boîte tels des résidus quelconques de la chaîne alimentaire. La chaleur, la corruption, les mensonges et les trahisons, les bars et les hôtels à l'heure, tous conspirent à endormir, piéger, cerner ou achever quiconque chercherait à échapper au système.

À Bangkok, la vieille piste autrefois frayée par les diseurs de contes traditionnels à travers le maquis du *noir* est toujours empruntée. Une mini-industrie produisant des livres et des émissions télévisées a ainsi été créée autour de personnages tels que See Ouey, le cannibale sino-thaï exécuté dans les années cinquante pour avoir massacré une demi-douzaine d'enfants et dont la dépouille momifiée est aujourd'hui exhibée telle une étrange créature morbide dans l'une des vitrines d'exposition du musée médico-légal de l'hôpital Siriraj. Un autre personnage fameux du *noir* est l'infortuné Jim Thompson, non pas l'écrivain de fiction noire, mais l'Américain (supposé agent de la CIA) qui réintroduisit la fabrique de la soie en Thaïlande avant de disparaître mystérieusement lors d'une randonnée dans la jungle de Malaisie. Son corps ne fut jamais retrouvé.

Cette anthologie d'histoires contemporaines tisse un motif d'intrigue et de mystère dans lequel vivants et défunts occupent le même terrain. Avocats corrompus, flics pourris, transsexuels, épouses secondaires, meurtriers et fantômes vous entraîneront dans un périple où toutes les portes secrètes seront déverrouillées,

vous invitant à pénétrer cet espace où Thaïlandais et étrangers cohabitent, travaillent, jouissent et meurent ensemble.

« Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps avant qu'un volume tel que *Bangkok Noir* soit publié ? » est le seul mystère non résolu par les auteurs de ce recueil.

**Christopher G. Moore**

Bangkok

Février 2011

Traduit de l'anglais par Jérôme Bouchaud.